

Le massacre des Dominicains d'Arcueil

Publié le 1 juin 2021
Abbé Guillaume d'Orsanne
7 minutes

*Ils sont venus, les barbares de la dernière heure ; d'autant plus acharnés à la perte de nos chers religieux qu'ils n'avaient à leur reprocher que des bienfaits.
Oraison funèbre par le Père Adolphe Perraud, 3 juillet 1871.*

L'école des Dominicains d'Arcueil

Arcueil, c'est une petite cité en banlieue de Paris, à une demi-lieue des murs. Les Dominicains s'y installent en 1863 et réussissent à y ouvrir une petite école, au prix de multiples tracasseries administratives, le gouvernement impérial n'étant guère disposé à favoriser les religieux. Après ces débuts pénibles, le collège Albert-le-Grand ne cesse de prospérer, sous la direction attentive et virile du Père Captier, un des premiers compagnons du Père Lacordaire.

Lorsque la guerre de 1870 éclate, la scolarité des trois cents élèves est naturellement perturbée, et les locaux de l'école se transforment alors en hôpital improvisé, où les pauvres blessés du siège de Paris sont soignés par les religieux, du moins ceux qui ne sont pas partis aider aux ambulances. On conçoit que, dans ces conditions, la population d'Arcueil estime profondément ces dominicains si dévoués.

Mais la guerre civile de 1871 succède au terrible siège. Au lieu de quitter une maison très exposée aux violences, les bons religieux décident d'y poursuivre leurs fonctions d'ambulanciers, et de parcourir les champs de bataille du sud de Paris pour recueillir les blessés et ensevelir les morts. Là aussi, ce bel exemple de dévouement est admiré et respecté par tous, y compris les Communards eux-mêmes qui en profitent largement.

Le début des hostilités

Le 17 mai 1871, trois événements apparemment sans lien se produisent : une capsulerie fait explosion à quelques kilomètres d'Arcueil, quelques escarmouches ont lieu à proximité et le château de M. de Laplace, voisin de l'école et occupé par les fédérés, est incendié. Le bruit est alors lancé que les dominicains y sont pour quelque chose, et le mensonge trouve quelque complaisance dans les esprits des « sans Dieu ».

Le 19 mai en fin d'après-midi, l'école d'Arcueil est investie brutalement par les fédérés, et ces messieurs somment le Père Captier et tous les membres de la communauté de comparaître, sans plainte précise ni motif légal. Le pauvre enfant qui sonnait la cloche faillit alors se faire fusiller : n'était-ce point là un signal suspect ?

Avant de quitter les lieux, le Père bénit les sept ou huit élèves restés en leur disant :

- Mes enfants, vous voyez ce qui se passe ; sans doute on vous interrogera : soyez francs et sincères comme si vous parliez à vos parents. Rappelez-vous ce qu'ils vous ont recommandé en vous confiant à nous et, quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez à devenir des hommes capables de vivre et de mourir en Français et en chrétiens. Adieu : que la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous et y demeure toujours, toujours !

Les religieuses et les femmes sont conduits sur la Conciergerie puis la prison Saint-Lazare, et en attendant leur libération, elles passeront quatre jours extrêmement pénibles.

Quant aux religieux et aux hommes, ils sont envoyés au fort de Bicêtre, situé à trois kilomètres de l'école. En les voyant passer dans les rues d'Arcueil, la population les regarde en silence et avec

beaucoup d'émotion. Une pauvre femme témoignera plus tard :

- Quand ils sont passés devant notre porte, et que j'ai vu marcher au milieu des fusils le Père Captier et tous ces messieurs qui nous faisaient tant de bien, j'ai pensé que c'était Jésus-Christ avec ses disciples, s'en allant à Jérusalem pour y être crucifié.

Enfermés à Bicêtre

À sept heures du soir, les prisonniers arrivent au fort de Bicêtre. Ils sont alors enfermés dans une chambre étroite, interrogés, fouillés, dépouillés de tout, y compris de leurs bréviaires, puis conduits dans une casemate infecte. Que leur reproche-t-on au juste ? Nul ne le sait, ou du moins n'est capable de le dire avec précision. Cette première nuit est difficile.

Le dimanche 21 dans l'après-midi, le citoyen Lucy Pyat, qui représente la Commune de Paris, déclare aux prisonniers qu'ils ne sont ni condamnés, ni accusés, ni prévenus, ni même prisonniers, mais simplement retenus en qualité de témoins. Parole prophétique ! Comme Caïphe devant le Sanhédrin, il annonce ainsi que ces religieux rendront le témoignage suprême du sang versé pour le nom du Seigneur.

Les trois jours suivants sont difficiles : des fédérés solidement imbibés d'alcool profitent de leur supériorité pour injurier ignoblement les prisonniers, et pillent même leur nourriture, de sorte que pendant deux jours les pauvres détenus ne peuvent même pas obtenir un verre d'eau. Et parmi ces forcés, il y en a plus d'un qui ont bénéficié autrefois des soins charitables des bons Pères !

Comment se comportent alors nos prisonniers ? Pendant ces journées d'agonie cruelle, une douce gaieté règne dans le sinistre cachot ! Excepté quelques pères de famille qui sont plus accablés, tous continuent leur vie ordinaire. Les religieux multiplient leurs prières habituelles, s'encouragent l'un l'autre et exhortent leurs compagnons. Chaque soir on dit le chapelet en commun. De temps en temps le Père Captier, accablé de fatigue et brisé par les privations, fait quelque pieuse lecture ou adresse à tous des paroles de consolation.

Le massacre

Le jeudi 25 mai 1871, agitation extraordinaire aux alentours de la prison. Soudain, la porte s'ouvre :

- Vous êtes libres. Seulement nous ne pouvons vous laisser entre les mains des Versaillais : il faut nous suivre à la mairie des Gobelins ; ensuite vous irez dans Paris où bon vous semblera.

Le trajet est long et affreux, des menaces de mort étant proférées à tout instant : les femmes surtout se montrent furieuses et avides de voir mourir ces hommes couverts d'un vêtement sacré.

Arrivés à la prison disciplinaire du neuvième secteur, au 38 avenue d'Italie, et après quelques palabres inutiles, les prisonniers sont enfermés sans ménagement : dès lors, ils n'ont plus aucune illusion sur leur sort. Tous se mettent à genoux, se confessent l'un à l'autre. Il est quatre heures et demie : le citoyen Cerisier, un homme vil, donne ses ordres :

- Sortez un à un dans la rue.

C'est un piège : des pelotons armés sont placés à toutes les issues des rues voisines et attendent les religieux pour les exécuter. Le Père Captier se retourne vers ses compagnons :

- Allons, mes amis, c'est pour le Bon Dieu !

Aussitôt le massacre commence dans la rue. Le Père Cotrault tombe le premier. Le Père Captier est atteint d'une balle qui lui brise la jambe, et mourra après une longue agonie. Le Père Bourard, après avoir été atteint, s'affaisse sous une seconde décharge. Les Pères Delhorme et Chatagneret tombent foudroyés. Monsieur Gauquelin tombe avec eux. Monsieur Volland et cinq domestiques ont le temps de traverser l'avenue d'Italie, mais ils sont abattus avant d'avoir trouvé refuge. Les autres prisonniers parviennent à s'échapper.

Cependant le massacre ne suffit pas. On se précipite sur les cadavres, on les insulte, on brise leurs membres et défonce les crânes, et cela durera plus de quinze heures ! Ce n'est que le lendemain que, enfin, un prêtre du quartier fait recueillir les saintes dépouilles, qui seront finalement transpor-

tées à Arcueil.

Qu'elle est actuelle, cette péroration à l'adresse des martyrs d'Arcueil :

Oui, au nom de l'Église et au nom de la patrie, au nom de votre foi et au nom de la nôtre, au nom de votre sang et au nom du sang de Jésus-Christ, nous vous en conjurons : priez Dieu pour qu'il désarme les complots des méchants ! Priez-le pour qu'il évente ces mines redoutables préparées dans les bas-fonds de la société par l'ignorance, l'athéisme et la corruption ! Priez-le pour que Paris, et la France, et le monde entier, en cherchant par-dessus tout le royaume de Dieu et sa justice, échappent à de nouvelles explosions !
Oraison funèbre par le Père Adolphe Perraud, 3 juillet 1871.

Abbé Guillaume d'Orsanne

Source : [Le Chardonnet n° 366](#)